

# Grand peintre et brave coeur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 44

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218300>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**SOUS L'OMBRELLE**

*Si vous saviez, ce qu'on éprouve  
A connaître un jeune homme aimant,  
Si vous saviez ce que l'on trouve  
De joie et de frémissement...  
Si vous n'ignoriez pas, ma belle,  
Qu'aimer est une aire nouvelle  
Qui commence dans notre cœur...  
Si vous saviez !... Mademoiselle,  
Vous n'auriez point cet air moqueur  
Sous votre ombrelle !*

*Si vous saviez les douces choses  
Qu'on peut dire pour dire aimer...  
Si vous saviez, au temps des roses,  
Quand l'espace va s'embaumer,  
Combien un baiser se prolonge  
Et comme il fait qu'à deux l'on songe  
Aux lentes heures de l'amour...  
Si vous saviez !... Mademoiselle,  
Vous me diriez : « Venez un jour,  
Sous mon ombrelle ! »*

André Marcel.

**Grand peintre et grand cœur.** — Ary Scheffer était non seulement un grand peintre, c'était encore un homme plein de cœur et de générosité. Il possédait aux Batignolles une maison assez vaste et qui contenait bon nombre de petits appartements. Lorsqu'il apprenait qu'un jeune artiste n'était pas heureux, il allait le voir, et trouvait toujours moyen de lui dire, dans le courant de la conversation :

— Mon ami, vous devriez aller demeurer aux Batignolles, telle rue, tel numéro. Je connais le propriétaire, c'est un brave homme, qui ne vous tourmentera pas beaucoup pour votre loyer.

L'artiste suivait ce conseil, et le propriétaire de ladite maison restait invisible pour lui ; il tournait si peu ses locataires, que le concierge oubliait même de leur présenter la quittance le jour du terme.



**LE PÈRE SAMSON**

**Deux jeunes filles.**

Aux approches de l'hiver, la campagne ressemble un peu à un vieil hidalgo, drapé dans son manteau qui tombe en guenilles, coiffé de son feutre pelé, et fumant avec une flegme incomparable son cigare de papier. Ce costume délabré, mais noblement porté, rappelle des temps plus heureux ; on aperçoit encore quelques vestiges de majesté sur cette figure dévastée. On éprouve à son aspect quelque chose d'analogue à ce qu'on ressent près des ruines imposantes d'un antique donjon.

Les prairies, jaunes, pétrées par les pieds du bétail et veuves de leurs verdoyantes clôtures, sont comme de vieux tableaux enfumés, déteints et privés de leurs cadres. Les arbres surtout font un effet navrant, quand ils découpent sur le ciel gris leurs membres de squelettes.

Mais à mesure qu'on approche du village, l'impression change. La ferme ressemble à ces bonnes grosses vieilles qu'on rencontre parfois en omnibus ou dans un wagon de chemin de fer : une grosse naïveté règne sur leur figure rougie ; une laine commune, mais chaude, entasse ses plis épais sur leur taille rebondie. Sur elles, autour d'elles, s'entassent paquets, cabas et paniers. C'est tout un magasin d'approvisionnements.

Le vaste toit plat de la métairie a de la peine à couvrir tout ce que la prévoyance du propriétaire confie à sa protection. Partout vous voyez déborder la paille et la litière. Le fourrage regorge par tous les interstices des cloisons. Le bois se range méthodiquement autour de la place comme un retranchement destiné à repousser les assauts de l'hiver. Il y a là quelque chose de cosquin qui éveille des idées de bien-être.

Quelque chose de plus intime, de plus gracieux se révèle à l'intérieur. La présence de la femme s'y fait sentir. Elle y apporte ce que je ne sais quoi donne à tous les objets, à tous les arrangements une signification plus idéale. On éprouve beaucoup plus de charme à contempler quelques chiffons de jeune fille étalés sur une table à ouvrage qu'à admirer un meuble de prix.

Entrons maintenant, s'il vous plaît, dans une de ces chambres antiques. Le grand poêle de grès y répand sa douce chaleur. La chambre vient d'être « faite » ; on remarque encore sur le plancher les méandres humides de l'arrosoir. Un lit massif étale complaisamment un luxe d'indienne rose, pendant qu'une grosse horloge promène gravement son balancier dans sa caisse de bois.

La garde-robe, fraîchement vernie, reflète les pâles rayons du jour, tout en prêtant un faible écho au caquet étourdissant d'un serin qui serait fort gentil s'il ne chantait pas. Dans l'embrasure des fenêtres, rêvent deux jeunes filles, penchées sur leur ouvrage.

L'aînée, Thérèse, bonne et grosse blonde, aux yeux bleus, à la carnation vive, appartient à un type assez commun dans la plaine fribourgeoise. La manière patiente et méthodique dont elle reprise des bas de laine accuse déjà la tournure positive de son caractère. Thérèse deviendrait à coup sûr une brave femme, une soigneuse ménagère : à quarante ans, elle aura beaucoup d'enfants et passablement d'embonpoint. Son bagage moral est un peu vulgaire, il est vrai, mais solide et de bonne étoffe comme le trousseau qu'une mère prévoyante prépare à sa fille.

Pauline, la cadette, est plus brune, plus vive, plus capricieuse ; ses grands yeux, tantôt pétillent de gaieté, tantôt sont humides de mélancolie. Une âme impressionnable se joue sous sa peau pâle et transparente. En ce moment elle achève pour son frère une chemise de cette bonne et forte toile qui encadre si bien la figure hâlée du campagnard.

— C'est pourtant bien ennuyeux, dit-elle, en jetant avec humeur l'instrument qu'elle tenait à la main. Nous n'avons pas dans la maison une paire de ciseaux qui vaille quelque chose.

— Faudra en acheter la première fois qu'on ira en ville, répondit Thérèse.

— Aussi, Auguste, qu'avait-il besoin de me prendre les miens pour faire la toilette du poulain ? Il me les a tordus avec ses gros doigts. Ces hommes, sont-ils maladroits !

— Pas tant. As-tu vu le poulain comme il est joli maintenant ?

— Eh bien oui ! Il a déjà failli me renverser deux ou trois fois. Il est méchant comme un singe. Hier encore, comme je triais les pommes de terre à la grange, n'est-il pas venu me poser le pied sur l'épaule, la vilaine bête ! Et ce gros fou de Louis, qui riait là à plein gosier ! Pardi ; un fichu tout frais, il y avait bien de quoi !

— Bah ! il n'y a pas mis de malice. Il est d'aïl-leurs si bon enfant !

— Je ne sais pourquoi tu prends toujours son parti. Moi, il m'ennuie, je le lui ai fait sentir déjà bien des fois et je finirai par le lui dire tout court.

— Il ne faut pas lui faire du chagrin ; il t'es si attaché ! En prononçant ces mots, Thérèse étouffa un soupir.

Pauline allait répliquer, mais une voix sonore se fit entendre dans la rue.

— Couteaux, ciseaux, rasoirs, canifs. A rémouler, rrrémouler !

— Voilà qui arrive à propos, s'écria Pauline. Elle se leva précipitamment et sortit.

— Hé là ! le rémouleur ! s'écria-t-elle.

Celui-ci s'approcha.

— Qu'y a-t-il à votre service, gracieuse, dit-il en soulevant légèrement son feutre.

— Tout de suite, répondit Pauline en montrant ses ciseaux. Je les emploie.

— Ce ne sera pas long. Mais en attendant je puis vous en prêter une paire.

— Je pourrais tout aussi bien l'acheter, mais...

— Oh ! n'ayez peur ! je ne les vends pas plus cher que d'autres, et vraiment j'en ai de mignons. Attendez un peu, je m'en vais vous faire voir ça.

Tout en parlant, il avait déposé sa meule et il s'appretait à ouvrir son sac, lorsque la jeune fille le prévint.

— Avant d'acheter, dit-elle, il faut cependant que je consulte ma mère. Venez vous chauffer un peu. Le rémouleur la suivit.

— Examine un peu tout cela, toi, dit-elle à sa sœur, pendant que je vais chercher la mère.

— Il fait un peu froid pour rouler le pays ? dit Thérèse au rémouleur.

— Dans notre état, il faut s'accoutumer à tout, un jour le soleil ou le brouillard, un autre la pluie ou la bise. Faut de la variété.

— Quand on est jeune et robuste, ça va encore.

— Mon Dieu ! faut bien gagner son pain quand on peut. Il est trop tard quand on est vieux.

— C'est bien vrai. Le printemps passé, il est venu par ici un de vos concurrents. C'était bien triste de le voir comme ça forcé de voyager avec une meule sur le dos. Il était vieux et il paraissait pauvre.

Une imperceptible rougeur passa sur le front du rémouleur, mais il n'eut pas le temps de répondre.

Pauline rentrait avec sa mère, grande et robuste paysanne, qui, malgré ses cinquante ans, faisait encore tous les gros travaux du ménage. C'est là une brave et forte race qui fauche, porte les fardeaux, conduit les chars et « gouverne » le bétail, ni plus ni moins qu'un valet de ferme. Elle tend malheureusement à disparaître depuis qu'on apprend à broder aux petites filles et que chaque curé de village tient boutique des livres de la sentimentale Bibliothèque de Lille.

— (Asuivre.)

**P. Sciobéret.**

**Télégramme énigmatique.** — M. Hue part en voyage et prévient sa femme que s'il ne peut rentrer le jour même il la prévendra par un télégramme.

Le soir, Mme Hue lit avec stupéfaction la dépêche suivante :

O. P. Q. R. S. T.

— Je n'y comprends rien ! s'écrie Mme Hue, d'un ton découragé.

— C'est pourtant bien simple, maman, dit Jacqueline, âgée de cinq ans, cela veut dire :

Au Peq Hue est resté. »

**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

**La réunion d'Aigle.** — L'Association des Vaudoises a tenu, à Aigle, dimanche 14 octobre, sa réunion d'automne. Et comme chaque année, les Vaudoises ont eu du soleil pour leur petite fête. Plus de cent cinquante membres de l'association venant d'Aigle, de Bussigny, de Cully, de Gryon, de Genève, de Lausanne, d'Orbe, du Pays d'Enhaut, de Vevey, se sont rendues à 11 heures au Temple, où elles ont entendu une belle prédication de M. Augsburg, pasteur, à Aigle, qui a fait l'éloge de la simplicité et des vieilles coutumes.

Réunies à l'Hôtel Victoria pour un repas en commun, dans une salle gentiment décorée, les Vaudoises ont entendu des paroles de bienvenue de Mme Chabloz, une spirituelle réponse de Mme Widmer-Curtat, présidente de l'association, un appel de Mme Marie Payot. Mme Barraud, présidente des Vaudoises de Bussigny, intéressa vivement son auditoire en lisant quelques notes sur le costume vaudois, rédigées par une personne d'Aigle, Mme de Ramer, commentées par la présentation de plusieurs pièces authentiques et fort curieuses de vieux costumes vaudois.

La journée tout entière fut animée de l'esprit le plus gai et du meilleur aloi.

**Le Roseau Pensotant**, par Balthasar. Volume in-12. Edition Spes, Lausanne.

Il existe des gens très graves qui sont incapables de penser sérieusement. Balthasar est, au contraire, totalement dépourvu de gravité ; mais, souvent, ses badinages sont ceux d'un esprit sérieux. C'est ce que l'on reconnaît en lisant le recueil qu'il a intitulé : « Le Roseau Pensotant », et qui vient de paraître aux Editions Spes. Cet élégant petit volume contient une quarantaine de morceaux qu'on lit et qu'on relit avec le même plaisir, car Balthasar a du naturel, de l'aisance et de l'humour. Et la langue qu'il parle est remarquablement fluide et claire. Comme dans les écrits de cet humoriste le sérieux et le comique sont intimement mêlés, tout lecteur capable de « penser » goûtera aussi bien les énormités que Balthasar débite froidement que les choses très fines qu'il dit peut-être sans s'en apercevoir. Enfin, l'auteur du « Roseau pensotant » n'est pas un homme blasé. Il montre une joie enfantine lorsqu'il découvre qu'il possède, à chaque main, un pouce « opposé ».

**Royal Biograph.** — Au programme de cette semaine, 2 grands succès cinématographiques modernes : « La Folie du doute », splendide comédie dramatique en 3 actes. Puis « Les nouvelles aventures de Kid Roberts », comédie dramatique et humoristique en 3 actes des plus divertissants. Une excellente actualité : « La traversée de la Manche par Tiraboschi » ; enfin à chaque spectacle le « Gaumont-Journal » et le « Pathé-Revue » d'un genre bien différent, et tous deux appréciés du public.

Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 4, deux matinées : à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

**N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise**

**Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défrâichis.**

Pour la rédaction : J. MONNET. J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron